

CHAPITRE XII

EULALIE ROUCHER

Les trois femmes hâtèrent le pas.

Avec une grâce charmante et pour faire oublier à la fois à ses protégées le danger qu'elles couraient encore et le service qu'elle leur rendait, Eulalie leur parla de sa famille, de l'avenir qui rendrait la liberté aux proscrits.

D'ailleurs, dit-elle, nous n'en sommes point absolument séparés. La pensées, les soins journaliers, une correspondance active nous rapprochent de nos chers captifs. Je sais qu'à toute heure du jour le souvenir de mon père nous suit. Et pourrait-il être autrement ? Ne pouvant parler, nous écrivons. Il connaît non seulement nos actes, mais les moindres de nos pensées. Du fond de son cachot, il achève mon éducation. Je lui envoie des fleurs, il me retourne des vers. Et si vous saviez, Madame, avec quelle joie je confectionne les mets qu'il aime le mieux ! je suis certaine qu'il perdrait l'appétit, si je ne m'occupais plus de sa cuisine. Tout est motif à consolation, à distraction dans ces prisons horribles. Les captifs s'invitent entre eux, et on dîne en ville de corridor à corridor. Pour vous apprendre d'une façon complète le régime des prisonniers, je vous lirai les lettres de mon père... Tenez ! il pourrait ne pas être un grand poète qu'il resterait le plus noble le meilleur des pères ! Quelle tendresse débordante de sa correspondance, en même temps quelle sagesse, quelle résignation, à la volonté de la Providence. Mais je ne me borne pas à lui écrire, je le vois souvent, presque chaque jour.

—On peut donc pénétrer à Saint-Lazare ?

Eulalie secoua la tête.

—J'y suis entrée deux fois seulement à l'aide d'un déguisement, mais mon père trouve cette audace trop dangereuse et il m'a défendu de m'y exposer de nouveau... Heureusement j'ai trouvé un autre moyen. Il existe un cabaret d'où il est facile d'apercevoir sur les fenêtres de la prison de Saint-Lazare. Un grand nombre de parents, d'amis des captifs s'y donnent rendez-vous et pendant une minute on échange un regard, un soupir, un baiser... C'est du bonheur pour toute la journée...

—Ainsi vous croyez que je pourrais voir mon fils ?

—Je préviendrai mon père qui, lui-même, avertira monsieur votre fils.

—Quand je vous disais que vous êtes un ange !

—La souffrance dilate le cœur, Madame.

—Oui, Mademoiselle, mais seulement quand le cœur est bon.

Chaque mot d'Eulalie ravivait le courage de Mme de Civray ; mais tandis qu'elle céda à la persuasive influence de la fille de Roucher, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cette Jeanne qu'elle avait aimée, et qui venait de vendre pour cinq cents livres la liberté et la vie du fils de sa bienfaitrice.

Enfin Eulalie se dirigea vers la petite porte d'une maison modeste, située rue des Noyers, l'ouvrit avec une clef dont elle avait pris soin de se munir, puis elle dit presque bas à Mme de Civray :

—Laissez-moi monter seule, Madame, l'escalier est obscur, je vais redescendre à l'instant.

Légère, empressée, elle gravit l'escalier, Mme Roucher, qui attendait avec impatience le retour de sa fille, s'élança au-devant d'elle et la serra dans ses bras, avec la joie que l'on éprouve à retrouver un être cher qui a couru des dangers. Tout était si bien perché, on ne voyait jamais s'éloigner ceux que l'on aimait, on ne savait jamais s'il serait permis de les revoir.

—Mais, dit rapidement la jeune fille, je ne suis pas seule ; j'amène deux femmes que j'ai trouvées proche du logis de Mme de Loizerolles, au moment où l'on entraînait nos meilleurs amis...

—Eux aussi ! s'écria Mme Roucher.

Elle mit un baiser sur le front d'Eulalie.

—Tu as bien fait, dit-elle, cela nous portera bonheur de nous dévouer pour autrui.

Une minute après, Mlle Roucher revenait précédant Mme de Civray et Cécile.

—Soyez les bienvenues, dit la femme du poète. Le cœur et la maison vous sont ouverts à la fois. Le

mère ? Les feuilles du soir lui ont appris déjà dans quelle prison on vous a conduit, elle vous aime, donc elle vous cherche, et une mère qui cherche son fils le trouve toujours.

Henri poussa un soupir profond, et suivit madame de Loizerolles.

Au moment où Mme de Civray vit entraîner la famille de Loizerolles, il lui sembla que toute chance de salut s'évanouissait pour elle et, l'affolement la prenant, elle fut sur le point de s'écrier :

—Et moi aussi, je suis royaliste ! et moi aussi, je crois en Dieu ! Vous m'avez enlevé mon fils, prenez donc ma vie !

La vue de Cécile défaillante l'empêcha seule de se livrer, car la force lui manqua subitement ; elle s'abandonna dans les bras de Mme de Civray, qui étouffa un cri et jeta autour d'elle un regard éperdu.

Au même moment, une jeune fille, vêtue avec une charmante simplicité, s'approcha de la comtesse, tira de sa poche un flacon et le fit respirer à Cécile.

—Ce n'est rien ! dit-elle, la faiblesse, l'émotion...

—Vous avez raison, Mademoiselle, répondit Mme de Civray, une émotion trop terrible...

—Connaissez-vous donc la famille de Loizerolles, Madame !

—J'allais lui demander asile...

—Moi, reprit la jeune fille, je venais prendre de ses nouvelles, afin d'en donner à mon père, qui se trouve en ce moment à la prison Saint-Lazare.

—A Saint-Lazare ! C'est là que des misérables ont conduit mon fils, murmura Mme de Civray avec un sanglot.

La jeune fille parut hésiter, mais la crainte céda vite à un sentiment généreux. Elle regarda Mme de Civray, puis émue jusqu'au fond du cœur par l'expression douloureuse de son regard, elle reprit :

—Vous m'avez dit, Madame, qu'au moment de l'arrestation des amis de mon père, vous alliez leur demander un asile ?

—Oui, Mademoiselle.

—Avez-vous d'autres connaissances, d'autres protecteurs à Paris ?

—Le sais-je ! s'écria douloureusement Mme de Civray. Depuis que j'y suis, je n'entends parler que de prisons et d'échafaud. La plupart de nos amis ont fui. Le reste se cache et tente d'échapper aux bourreaux. Où retrouver ceux dont l'appui nous serait indispensable ?...

—Madame, reprit la jeune fille, il se fait tard ; vous n'avez pas sans doute de carte de civisme. Prononcer votre nom serait déjà vous condamner. Nulle maison ne s'ouvrira devant vous, car vous êtes suspectes, de l'heure où vous ne prouvez pas que vous pactisez avec les tyrans... Si vous le permettez, au nom de ma mère, je vous offrirai une modeste hospitalité.

—Vous, mon enfant, me rendre un tel service, sans me connaître !

—Madame de Loizerolles est votre amie.

—Sans doute, mais...

—Quant à moi, Madame, je me nomme Eulalie Roucher.

Cécile se tourna vivement vers la jeune fille.

—Seriez-vous la fille de l'auteur des *Mois* ?

—Oui, répondit Eulalie, et j'ai le droit d'être fière plus encore du caractère que du talent de mon père.

—Ma tante, fit Cécile, vous ne pouvez refuser l'offre de Mademoiselle ; que deviendrions-nous durant cette nuit ? Nous devons rester libres, si nous voulons revoir mon cousin, votre fils.

Mme de Civray saisit les deux mains d'Eulalie :

—Je remercie Dieu d'avoir mis un ange sur ma route, lui dit-elle.

—Venez vite, Madame, reprit la jeune fille, quittons les abords du cimetière, on commence à vous regarder avec défiance. Si simple que soit votre toilette, elle semble trop luxueuse aux amis de l'égalité.

nous conduisaient comme des moutons que l'on mène à l'abattoir. Certes, l'évasion eût été possible. Le la-cis des rues, l'heure matinale, tout se réunissait pour assurer le succès à notre audace, et chacun de nous resta, cependant... Notre fuite aurait compromis la sûreté d'être chers, d'amis généreux. Mieux valait subir son sort sans se plaindre, et attendre la liberté, non pas de la justice, mais de la Providence. Nous arrivâmes ici brisés par l'inquiétude et par les fatigues de la nuit. Il faut rendre cette justice à Naudot, qu'il fait notre séjour presque supportable à Saint-Lazare. Il n'est presque géôlier que de nom. Il nous ouvrit les grands corridors sur lesquels les chambres ont leur entrée. Chabroud s'empara d'une vaste pièce renfermant trois couchettes ; je le suivis, un ami compléta la chambre, et depuis nous ne nous sommes pas quittés. Plus tard, je demandai qu'il me fût permis de garder près de moi mon petit Emile, et on me le permit. Cet adoucissement, joint à l'active correspondance que j'entretiens avec ma fille, me fait prendre ma captivité en patience.

—Oui, dit François, je comprends quel allègement ce cher ange apporte à vos chagrins.

—Sa gaieté ranime mon courage. Sa présence m'aide souvent à tromper la vigilance des gardiens. Tant qu'il me sera permis de l'avoir à mes côtés et d'écrire à ma fille, je supporterai mon sort avec patience. Cette terrible épreuve aura eu pour résultat de m'apprendre toute la valeur de l'intelligence et du cœur de ma fille. Sa correspondance, dans laquelle se reflètent ses sentiments élevés et tendres, est aujourd'hui mon trésor le plus cher... Si jamais, car nul de nous n'a le droit de compter sur le lendemain, si jamais, à l'appel du soir, tu entends prononcer mon nom, Chénier, jure-moi d'accepter comme un dépôt sacré ces lettres qui ont été la consolation de mes jours d'épreuves.

—Tu verras passer cet orage, répondit Chénier. Toute crise aigüe ne saurait durer. La France est atteinte d'une sanguinaire folie, Dieu lui rendra le calme, la force et la dignité.

—Qui sait si nous la reverrons jamais grande ! s'écria Roucher.

—Je vous en supplie, dit François de Loizerolles, cher maître, ne m'enlevez pas toutes espérances de salut, quand je tremble pour la vie de mon père.

—Vous avez raison, François. Aussi bien, les femmes se rapprochent de nous ; au milieu d'elles j'aperçois votre digne mère et cet ange qu'on appelle Mlle de Coigny... Les poètes ne doivent ni effeuiller les roses, ni effaroucher les oiseaux, ni faire couler des larmes des yeux des jeunes filles... Tenez, quand je vois cette forme svelte, ce pur profil, cette chevelure blonde, je me prends à tenir à la vie, à l'espoir, à redemander la paix, le bonheur et le printemps... Et à propos de printemps, François, vous composiez un poème qui devait vous en rendre les charmes...

—Cela est vrai, j'y rêvais et j'en récitais les premiers vers, tandis que revanant du côté de Paris, je poursuivais les Champs-Élysées.. A cette même heure, poursuivait le jeune homme en frissonnant, on arrêtait mon père au cimetière de la Madeleine.

—Oublions Saint-Lazare en faisant des vers, dit Chénier. Ne formons-nous pas déjà une pléiade ?

—Et comment débute ce poème ? demanda Roucher.

—Est-ce qu'on récite des vers devant l'auteur de la

jeune *Tarentine*, devant le chantre des *Mois* !

—Certes, fit Roucher, j'aime les jeunes poètes ! Ils font des vers jeunes. Vous avez lu devant moi le début de votre œuvre, et je m'en souviens encore :

Que ce jour est brillant ! Le céleste flambeau
Fait sortir l'univers des ombres du tombeau
Les doux zéphirs soufflent la chaleur et la vie
Des chantres des forêts éveillent l'harmonie.

Au même instant, Mlle de Coigny, Mme de Loizerolles et plusieurs femmes rejoignirent les poètes.

Un groupe plus nombreux se pressa vers l'extrémité du corridor, du côté de la fenêtre par laquelle il était impossible aux prisonniers d'apercevoir l'angle de la rue.

—Venez, dit Mme de Loizerolles à Henri de Civray,

qui sait si vous n'allez pas reconnaître de loin votre